

LA REVUE LITTÉRAIRE

Bruno Corra, *Sam Dunn est mort*, traduit de l'italien par Jean Pastureau, Éditions Allia, 92 pages, 6,10 euros

« Beaucoup d'admirateurs inconnus m'ont écrit pour savoir combien d'années j'avais passées en asile de fous. Une dame que j'ai rencontrée à Interlaken m'a raconté que son mari, après avoir lu *Sam Dunn*, s'était pris d'une passion violente pour les sciences occultes et qu'afin de s'y consacrer tout entier, il s'était séparé d'elle. Une jeune fille plutôt callipyge, serveuse de bar à Turin, m'a dit : "Depuis qu'un des clients a lu votre livre, tout le monde s'est mis à m'appeler Fifine et je

suis pleine de bleus, vu qu'on n'arrête pas de me pincer les fesses." Une dame de l'aristocratie vénitienne, une beauté célèbre qui demeure dans un palais donnant sur le Grand Canal, m'a fait savoir par un ami commun qu'après avoir lu ce roman, elle avait dû prendre, en guise d'antidote, une bonne dose d'huile de ricin... » (Préface à l'édition de 1928.)

Voilà qui résume bien, et de la plume de Bruno Corra lui-même, l'atmosphère insolite de ce roman farfelu qu'est *Sam Dunn est mort*, écrit en 1914 et terriblement actuel. Il constitue l'un des trois seuls romans futuristes – avec *Le Code Perelà* d'Aldo Palazzeschi et *Le Locomotive calle calze* d'Arnaldo Ginna (frère de Bruno Corra).

On y retrouve donc un souffle d'avant-garde – au sens historique du terme – entre esprit de révolte et dépassement des limites de la bienséance d'époque (avec beaucoup de seconds degrés – et d'états seconds...), ainsi que des accents qui n'ont pas pris une ride... Le héros-gourou Sam Dunn, dans une époque qui privilégie la vitesse et l'efficacité en toutes choses, est en effet un personnage à part, dandy léthargique, vivant sur un autre rythme que celui qui fait tourner le monde¹ et se livrant à des expériences étranges. Il s'intéresse à ce qu'il appelle la « constellation physico-psychique » de l'une de ses (rares) amantes (le rapport entre ses treize grains de beauté et les treize soupirs qu'elle laisse échapper en certaines circonstances...), tire au pistolet près du tympan de l'un de ses amis en ayant au préalable eu la prémonition de son cri de surprise

1. « Notre époque de rapidité, d'efforts, d'intensité – tout le monde court, si vous ne courez pas plus vite que les autres vous resterez en arrière; tout le monde crie, si vous ne criez pas plus fort que les autres vous ne vous ferez pas entendre; pour aller de l'avant vous devez vous frayer un chemin, si vous voulez avoir quelque chose il faut l'arracher, malheur à vous si vous ne bougez pas. » (p. 9)

et de douleur, contemple ce qu'il nomme des « chevelures allégoriques¹ »... tout ça pour finir sa vie de façon assez paradoxale pour un cérébral asocial débordant de génie et de forces médiumniques, étouffé à grands coups de derrière...

Mais revenons au grand œuvre de ce christ futuriste et déjanté qui met constamment à l'épreuve la rationalité pour insuffler une nouvelle logique à l'univers. Une révolution en découle dans un déchaînement carnavalesque irrésistible tournant en dérision tout type de nécessité et d'idéal. Avec un prophétisme poétique époustouflant, Bruno Corra fait défiler en plein Paris une « colossale armée en passe d'effectuer une conquête non définie ».

Cette révolution est également une révolution de langage, l'auteur soulignant en préface à la réédition de 1917 : « ...il s'agit là du premier roman synthétique, c'est-à-dire du premier roman sans chapitres de mise en place, sans morceaux de remplissage, sans détails oiseux, sans lieux communs, avec ce qu'ils comportent de délayage et de facilités... » Hétérogène, composite (on y trouve notamment un extrait de journal de l'un des personnages témoins de la folie fascinante du héros), jouant sans cesse avec les réflexes du genre, tuant son héros dès le titre... ce roman constitue un moment majeur de la littérature d'avant-garde – à la fois matrice et symptôme – ainsi que le souligne son traducteur, Jean Pastureau, dans une postface éclairante et informée : « ...la causalité narrative devient cohérence des incohérences, la prose descriptive nous donne une photographie fidèle de l'inconnu/incongru – comme Dali, Tanguy ou Magritte fixant leurs rêves avec une précision, un fini, un "léché" digne de Raphaël. Mais encore et surtout la révolution littéraire d'un récit où la trame médium-

1. Celles qui « représent(ent) une des plus admirables tentatives d'un organisme matériel pour se disperser en faisceau de forces musicales... » (p. 20)

nique remplace la rationalité des faits, où le caprice pur est sacré volonté de puissance... » (pp. 78-79)

Un univers entre Fellini et Tim Burton – pour employer à dessein des références anachroniques – qui ne cesse de manifester sa force de subversion... longue *mort* à *Sam Dunn*!

Laure Limongi